

PREFACE

PEUT-ON DEFINIR LE MYTHE SANS NIER SA NATURE PROFONDE ?

L'«école de Lubumbashi» du mythe qui a la prétention de proposer une nouvelle théorie de mythe (avec un grand M) a pour promoteur ou initiateur le philosophe congolais Jean-Pierre Mayele Ilo. Le théologien Paul Kalola Bupe en est l'épigone ou mieux un associé scientifique évitant le mimétisme.

Son deuxième livre qui a pour titre *La valeur du mythe* se donne pour tâche de proposer une valorisation du mythe à partir de sa définition convenable, alors que Jean-Pierre Mayele Ilo, dans son ouvrage *Statut mythique et statut scientifique de la gémellité. Essai sur la dualité* (Bruxelles, Ousia, 2000) s'est refusé de définir le mythe et a opté pour sa description.

De prime abord, l'auteur Paul Kalola Bupe dans son approche définitionnelle du Mythe, fustige l'impasse de la conception narrativiste du mythe dans laquelle persiste la confusion entre mythe et mythologies, mythe et rite, mythe et temps, mythe et vérité. Voilà pourquoi, il se donne pour tâche d'opérer une distinction entre mythe et mythologie et ce dans un premier temps. Après avoir traduit devant le « Tribunal mythique » les Marcel Detienne, les Lambros Couloubaritsis, les Jan Assmann, les Edmond Ortigues, Les Jean Laude, les Manfred Görg et les Jean-Pierre Mayele Ilo, l'Auteur rend son verdict : « En somme, il appert que tous ces sept auteurs partagent la conviction de l'impasse d'une définition narrative du mythe (...) : la première catégorie comprenant M. Detienne et L. Couloubaritsis reste sur le plan littéraire (...) et les deux auteurs ne semblent pas envisager la possibilité d'entrevoir une conception du mythe au-delà de ce niveau littéraire. La deuxième catégorie est représentée par J. Assmann et E. Ortigues (...). Ils démontrent que le phénomène "mythe" déborde la littérature orale ou écrite. Pourtant, chose regrettable est que tous les deux tentent de maintenir le récit mythologique comme étant la forme complète ou parfaite du mythe (...). Les trois derniers composant la troisième catégorie sont J. Laude, M. Görg et J.-P. Mayele Ilo (...). Si M. Görg attribue encore au mythe un trait narratif élémentaire, les deux autres ont l'audace de surmonter une fois pour toutes le poids de la tradition narrative immémoriale et de tirer la conséquence logique que le mythe dans toute son ampleur ouvre la voie à une diversité des formes mythologiques narratives et non-narratives, littéraires et extra-littéraires, mais toutes légitimes. Aucune ne vaut plus que les autres ».

Ceci dit, en second temps, l'Auteur aborde la complexité de la mythologie, et ce en faisant parler plusieurs chercheurs dont M. Pfister, Ch. Markschies, C. Cusset, F. Lassarague, J. Scheid, J. Svenbro, S. Saïd, E. Morin, etc. La complexité de la mythologie étant reconnue et

explicitée de diverses manières par les chercheurs précités, Paul Kalola Bupe tranche comme une hache : « En tout cas, on doit éviter de donner l'impression que certaines mythologies les sont de manière inapproprié que les autres ».

Ayant débrayé le terrain, Paul Kalola Bupe a voulu attraper le taureau par les cornes. Ainsi il s'est mis à la quête de la définition du mythe. Voulant proposer « une définition opératoire » du mythe, Paul Kalola Bupe commence par emprunter la voie suivie et proposée par J.-P. Mayele Ilo : le point de vue objectif et le point de vue subjectif. La définition objective du mythe qualifie ce dernier d'une « structure articulée de couple mixte invisible/visible ». La religion aura pour rôle de déterminer le contenu du monde invisible. Puisque le mythe se veut une structure de couple mixte invisible et visible, il a, de ce fait, sa propre logique, celle de la synchronie, appelée également « logique de l'ambivalence » ou « logique du contradictoire » ou encore « logique de la dualité ». Cette logique, vous dit Paul Kalola Bupe, a une implication : chaque terme comprend en lui quelque chose de l'autre. C'est cette logique du contradictoire qui admet qu'une personne soit à la fois dieu et homme, génie et homme. Ainsi, on comprendra « qu'un texte sacré soit en même temps langage de Dieu et langage des hommes ; que le masque du monde visible représente l'esprit du monde invisible... ».

Ensuite, fait voir Paul Kalola Bupe, cette structure du mythe a une articulation dynamique. La première descendante, part du monde invisible vers le monde visible et elle est caractérisée par le processus de *réduction*, et ce grâce à l'*inversion* de la *loi de dominance*. Bref, par ce processus, « les entités invisibles sont réduites à la dimension flétrissante des êtres visibles. Elles se font violence pour assumer la forme visible ». La seconde est ascendante et elle est souvent appelée théomorphiste ou *divinisation*. Les êtres visibles, particulièrement les hommes, affirme l'Auteur, « acquièrent vivants ou définitivement après la mort les qualités, les pouvoirs et les fonctions des êtres invisibles, notamment des dieux ». Les deux composantes de l'articulation dynamique n'ont pas toujours été prises en considération. Seule la composante descendante était bien mise en exergue au détriment de l'*ascendant*, fustige l'Auteur.

En outre, souligne l'Auteur, cette articulation est aussi relationnelle. Cette relation est généralement à la fois descendante et ascendante. Cependant, insiste l'Auteur, *la médiation mythique* joue un rôle non négligeable dans l'articulation de l'invisible et du visible. Elle nous permet de comprendre le passage des entités de l'invisible au visible ou des êtres du visible à l'invisible. C'est à ce niveau que l'on peut évoquer deux exemples : le ventre de la femme est la médiation visible de l'articulation mythique descendante chez les Ewe Mina au Togo ; le cas de Jacob qui érigea la pierre dont il avait fait son chevet en monument et appela cet endroit Béthel, « maison de Dieu ».

Si ce qui précède relève de la définition objective du mythe, l'Auteur signe ce que la dimension objective du mythe a toujours son pendant subjectif ou épistémologique. Sur le plan subjectif, le mythe se veut être une « démarche de l'Esprit humain visant la connaissance du mythique ». Cette définition, au dire de l'Auteur, structure quatre composantes, à savoir le mythique, le mythe, la connaissance acquise du mythique et la mythologie. S'appuyant sur son maître Jean-Pierre Mayele, l'Auteur affirme que « le mythique prend l'initiative de se manifester à l'homme et l'atteint sous forme d'invite dans le monde visible ». Cependant, précise l'Auteur, l'on doit prendre soin de distinguer le *mythique en soi* demeurant insaisissable et le *mythique accueilli par l'homme*. Le mythe, comme composante, n'est rien d'autre qu'« une démarche du sujet connaissant à l'assaut de cet inconnu qui interpelle ». Mais, précise l'Auteur, le mythique est le point déclencheur de ce processus ou démarche. C'est à ce niveau, nous informe l'Auteur, que Jean-Pierre Mayele a créé le concept *mythe(ique)* afin de décrire « l'expérience de l'homme du mythique se manifestant à lui ». Qu'est-ce à dire ? Selon l'Auteur, cette expérience relève de la relation entre le mythique et le mythe. Cette expérience englobe le « *mythe* – radical restant entier pour exprimer la démarche intégrale de l'homme, et *-ique*, terminaison impliquant le mythique dont l'homme ne sait que ce que celui-ci veut bien lui donner à saisir, le réel demeurerait toujours voilé, malgré les efforts de sa connaissance ».

Le mythe(ique) relevant de l'expérience de l'homme, oblige ce dernier à s'acquitter d'une double tâche, celle de sauvegarder le souvenir du mythe(ique) et celle de transmettre aux autres hommes, et ce à travers les différentes expressions du mythe. C'est ici qu'on parlera des mythologies sous forme orale, écrite, gestuelle, rituelle, musicale, dansante, picturale ou pittoresque, mimique, sculpturale, architecturale, personnelle, etc. Et l'auteur d'avertir : « Chaque mythologie poursuit sans succès l'idéal de conservation et de communication plénières de l'expérience du mythe(ique), but qu'elle ne pourra atteindre que partiellement et fragmentairement ». C'est ici qu'entend en écho la voix de Jean-Pierre Mayele parlant du mythe profond et du mythe en surface que sont les mythologies à broder. Oui, disons avec l'Auteur que « la mythologie tolère des milliers de formes dans lesquelles s'accomplit la structure articulée de couple mixte invisible et visible ».

De ce qui précède, sommes-nous devant la définition du mythe ? Ou ne s'agit-il pas de la description du mythe ? Au lecteur de répondre. Mais il sied de signaler que l'Auteur a but à la source allemande afin d'être à même d'apprécier Jean-Pierre Mayele et de se constituer en son Associé scientifique. Voilà qui réhabilite le mythe et qui l'affranchit de la prison narrativiste.

Ce livre est à recommander aux chercheurs, car, comme les autres écrits de Paul Kalola Bupe et Jean-Pierre Mayele Ilo, il constitue une pancarte montrant la voie aux chercheurs afin de ne pas s'égarer. C'est une nouvelle piste. Voilà pourquoi l'Auteur, à la fin, de son

livre, présente les nouveaux rapports entre mythe et rite, entre mythe et temps, entre mythe et vérité. Ces rapports sont dits nouveaux par rapport aux anciens de l'ancienne école de mythe.

Mais une question surgit : où sont les transcendantistes auxquels l'Auteur ne fait aucune mention? Sont-ils morts ? Ou sont-ils seulement amis à Jean-Pierre Mayele Ilo et non à Paul Kalola Bupe ?

Professeur Ordinaire Abbé Louis MPALA Mbabula
Docteur en philosophie
Université de Lubumbashi